

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Double impression de Nicole Brossard

Caroline Bayard

Numéro 36, hiver 1984–1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39847ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bayard, C. (1984). Compte rendu de [*Double impression* de Nicole Brossard]. *Lettres québécoises*, (36), 27–29.



Double impression

de Nicole Brossard

(Éd. de l'Hexagone)

Elle aura été tant lue des autres, tant citée, tant plagiée, rêvée, fantasmée qu'on ne sait plus en re-découvrant ces textes (datés 1967-1984) si c'est elle qu'on lit ou ceux/celles qui se sont fusionnés en elle dans cette curieuse osmose qui a été le fait de toute une génération.

Déchiffrer *Double Impression* c'est entrer dans la chambre d'échos de la modernité, sorte de vaste salle des pas perdus dont certains ne vont pas se refuser au retour ou aux retrouvailles, dont d'autres vont s'éluder et s'éloigner. C'est aussi retrouver toute une génération vis-à-vis de laquelle elle aura de la difficulté à se démarquer tant elle aura été centrale, nodale à cet espace, point focal et irradiant d'au moins cette dernière décennie.

Le titre lui-même opère à plusieurs niveaux. Il joue évidemment sur le registre de l'ambiguïté, symptomatique de la modernité: on ne peut déconstruire un texte qu'en l'infléchissant dans des sens opposés, suivant des vecteurs contradictoires. Mais il relève aussi de cette attention qu'elle porte à la pro-

duction de la fiction, à la fabrication d'un autre réel; fonctionnement d'images, montage du visuel, apparition d'une pellicule qui engendre un certain réel tout en renversant l'autre, jeux de reflets, renvois et transformations inhérents à la fabrication du visuel. Et une double impression c'est beaucoup plus qu'une ambiguïté, c'est aussi une certaine construction qui se compose et s'élabore dans le silence de la chambre noire. Mais direz-vous la double impression photographique peut aussi procéder d'une erreur, d'une gaffe technique, d'un hasard heureux — ou — malheureux, la matière jouant des/déjouant les intentions de la créatrice. Oui c'est vrai. D'où l'ambiguïté stratégique du texte, jamais homogène, jamais unitaire, rarement autoritaire (ce qui ne veut pas dire qu'il soit dépourvu d'autorité). De même que Nicole Brossard multiplie les surfaces, les miroirs, de même dédouble-t-elle et fait-elle osciller/multiplier les sens (Amer: mer, mère, amère) (origine: commencement/féminin) les mots éclatent se diffusent et re-crésent. Voir «les Surfaces» publié d'abord dans le no 81, septembre 1979 de la Nouvelle Barre du Jour:

un à un les poèmes, un à un, les mots. mécanique. «surface de séparation». la glace est vive au regard. pleine d'effets miroitants, déformants. l'oeil fonctionne de manière à tout fragmenter et les mots s'adaptent à la lecture que fait l'oeil quand il scrute dans le détail ou qu'il ne fait que glisser sur des surfaces séduisantes. l'oeil tourmenté ne sait que percevoir les formes. ne sait que désirer des formes. pour les refaire à sa manière dans l'ensemble linguistique pour se faire l'oeil, il faut de la matière. un corps de braise. pour que les mots et les choses deviennent des indices donnant accès à l'ultraviolet.

Là où je me mets à entendre, à pressentir la présence de tous les autres, à défaut de référent plus adéquat appelons les celles et ceux de *La Nouvelle Barre du Jour*, c'est quand j'écoute respirer le texte: il y a là certains souffles, certains rythmes qui sont d'elles et/mais aussi de manière inexplicable d'un moment d'une temporalité spécifiques. C'est le champ d'une ponctuation qui a précisément remis cette dernière en question (exit l'abus de la virgule, écart perceptible de la majuscule, les points ne fonctionnent plus comme auparavant, il n'y a plus de «point final» à la ligne, de coupures cassantes et bien davantage de parenthèses (ambigu de l'aparté) de tirets obliques et de lignes continues qui étirent, prolongent mais aussi éludent. On ne sait plus exactement d'où l'on est parti et cependant on fait durer un point aériennement laissé en arrière:

promenade, traits tirés _____ dans le culturel et toute première lecture pour aboutir à quelques mots issus de soi. le goût de lire pour comprendre un peu. pour s'ajuster à l'existence, pour élargir son territoire. mythe/transgression. poésie/psy. le jeu. l'émotion.

image: une jeune femme s'inspirant de toute lecture, y compris lecture de la loi (lecture du muscle _____ tension de surface. économie du feu, économie de soi bien que donnant de l'avant de la crinière et d'audace dans les mots, dans un langage qui l'intrigue, qui l'irrigue.

Et c'est cette oscillation entre un certain moment de l'histoire collective du texte et les pulsions particulières, individuelles, uniques à Nicole Brossard qui fait redécouvrir ces extraits, leurs écarts et leur continuité, avec plaisir et parfois étonnement. Car *Double Impression* est aussi un parcours de 16 ans en 3 parties. La première 1967-1973 (38 p.) la seconde de 1974-1979 (46 p.), la troisième 1980-83 (26 p.). À trois exceptions près l'ensemble de la production des 2 premières périodes fut publiée à *La Barre du Jour*, (l'ancienne et la nouvelle). La 3^{ème} partie est constituée de collaboration à deux anthologies respectivement française et franco-belge ainsi que d'inédits.

Dix sept longues années qui l'ont amenée de la tension brutalité/simulations d'un certain octobre voir «Version»:

double-emploi les événements octobre un rythme car s'y révélant VOYEZ dit-il VOYEZ LES MANCHETTES quelques images (dans la neige, etc.) plus avant comme après texte: medium (message) en ces circonstances déchiffrement et gestes croisés si piégé cet ensemble métamorphose et langage fucké les CODES confrontation virtuelle ton regard j'y inscris un peu de sens un peu d'une arme insensée

à l'exploration du possible au féminin, le fameux «e muet mutant» publié en 1974 dans *La Barre du Jour* et précédant de peu l'*Amèr*. C'est un texte inaugural, repris et cité et placé en exergue de foules de textes féminins qui suivront. C'est celui qu'on aura le plus entendu et c'est celui dont on se sera le plus servi.

La femme qui écrit passe donc enfin dans l'histoire (ne pas confondre avec à l'histoire). Elle devient sujet. Elle propose. Impose son sujet — souvent celui de sa parole censurée.

...

Pas une

seconde s'écrire dans la distraction et l'habitude. Il doit couper les ponts d'avec la symbolique qui immobilise la pensée féminine.

...

— nous en sommes là de toute manière. Notre parcours de recherche est autre que ceux de Mallarmé, Rimbaud, Bataille et Blanchot.

...

Donc revenir au texte.

Y revenir mais ne point se méprendre sur sa conjoncture. Car ce qui peut être dit de la femme qui écrit et de son écriture agit forcément dans le sens de la multiplication des vides, des creux. Nous entrons par l'écriture dans un terrain vaste et vague où le tout luit et se reflète (éviter le fond de teint). Les mots sont huileux, sur le vague qui meurt, meurt et ment passionnément avec tous les alibis de la passion.

Et puis il y a un moment où le souffle s'échappe, essaye de glisser hors de l'histoire:

Avoir en imagination l'histoire longue et systématique de nos corps mutilés qui tiennent à la réalité comme à la vie, c'est l'avoir en trop sur le coeur.

parce que finalement:

À prolonger la fiction, en réalité, je regarde les choses en face.

Et c'est dans l'espace ni circonscrit ni conscrit de l'utopie qu'on la retrouve, libre d'une respiration infinie:

l'utopie sur le corps la distance dans le drap moulant le corps la tombe cette nuit dans l'illusion tous mes points de vue si fusionnés que de la vision surgit croissance lumineuse

...

L'Utopie dans mon corps

comme un signe d'allégeance tatoue totem tes traces *wen* nos lignes se croisent à dessein dans le vernis du bois nos corps ce bras anticipe: m'initier sur la courbe dans le creux du masque.

C'est la troisième partie (1980-83) qui retiendra plus particulièrement l'attention de celles/ceux qui l'ont souvent lue. Les deux premiers poèmes «Inclinée à penser» et «Je veux revoir cette séquence» ont suivi *Amantes*. Ils répondent à/et prolongent ce dialogue, ce face à face de femmes. Textes rares parce que dans un passé pas si lointain, occultés et même étouffés par le patriarcat. Mais c'est «s'offrir», essai de quelques pages qui, parce qu'il avance dans une direction imprévue surprendra et se prolongera longtemps dans la mémoire. Là elle va ailleurs, elle joue l'imprévisible et l'imprévisible a d'étranges effets. Il y s'agit de fin de siècle, de la littérature de cette planète-ci et d'une femme qui énonce d'une voix pleine de lenteur:

j'avançais dans le relief corail sérail rock fever d'aube version miel lemon la lingua vulgare cuisses latines langage clitoris c'était dans le jardin tout en relief des mots fraîchement cueillis dans la rosée c'était des hologrammes tantôt San Francisco ou Tokyo c'était derrière le rideau d'eau d'un typhon

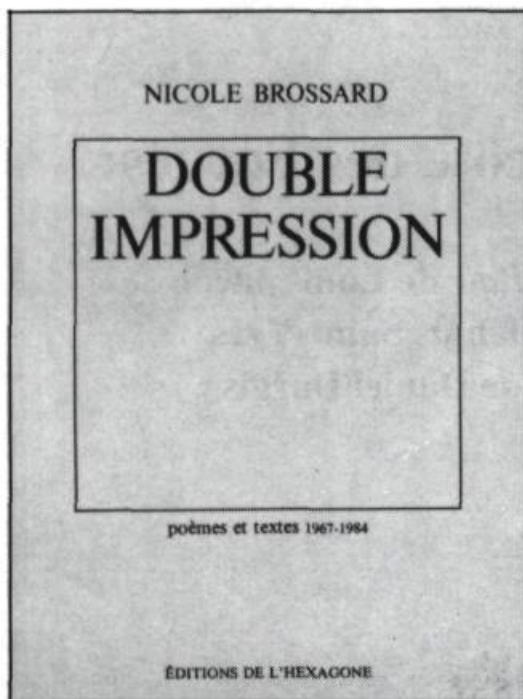
Et sous la richesse et le foisonnement des métaphores l'on sent sourdre un lyrisme qu'on ne lui avait pas encore connu. Et cette émergence est d'autant plus frappante qu'elle se double et redouble sur elle-même pour nous parler précisément de lyrisme:

*le lyrisme c'est peut-être quand quelque chose s'étale devant nous que l'on ne reconnaît plus et qui va pourtant de soi nous chercher plus loin d'aussi loin si loin dans la répétition que nous apprenons à nous départir du superflu***

...

le lyrisme c'est de mon temps je veux dire le last call attentif à lui-même le last call fatal qui abolit la nuit et qui fait oublier le jour

...



par une étrange décision de l'être ne plus pouvoir penser en vrac tu te lovais dans l'expression telle une spirale et en effets le lyrisme produisait une musique séduisante dans mon genre la peau secrète ouvrait sur le monde pleine d'explications des complications de bonheur

...

nous nous ennuyons dans l'ancien incapables encore du réel imaginaire qui innove en nous, nous laissant dans un silence songeur. Ainsi le lyrisme contemporain devient-il un silence trompeur tracé dans l'espace avec tendresse, un assombrissement profane.

D'aucun ont parlé (récemment, François Charron entre autres) d'un retour du lyrisme en littérature. Nicole Brossard avec un souffle qui lui est propre c'est-à-dire dans un jeu de reflets, de doubles, d'ambiguïté et de défis reprend cette recherche là et nous rappelle que finalement «la langue est inépuisable — tôt ou tard on se retrouve dans son champ de tir» — C'est ce côté-là de l'inépuisable, le mélodique, le refoulé de toute une génération (qui n'aura jamais si bien ressurgi au grand jour que dans le récent *Une certaine fin de siècle* de Claude Beausoleil) qu'elle laisse se déployer ici. Mais l'inépuisable n'occulte ni l'ironie, ni le paradoxe et cette curieuse et lyrique méditation sur le lyrisme clôt le volume sans rien ôter au principe du double. *Double Impression* déchire la pellicule de trois décennies. La dernière emporte les rêves mais se dérobe défiante à toute saisie.

Octobre 1984

Caroline Bayard

Maintenant disponible au Québec

ROGER BELLEMARE chante ANNE HÉBERT

textes de Anne Hébert (extraits du *Tombeau des Rois*)
musique et interprétation: Roger Bellemare
arrangements, flûte et saxophone: Michael Pinsonneault
piano: Paul Keenan



«... Je demeure très touchée de cette vie de surcroît, si proche et fraternelle, que vous avez su apporter à mes poèmes...»

Anne Hébert

«... interprétation sobre et inspirée.»
Centre Culturel Canadien, Paris

«... meditative, quiet performance by the singer make this a warm, deeply-felt album that provides new insights into the poems.»
The Canadian Composer

«... musique claire, dépouillée, elliptique, bref, tout à fait dans la note.»
M. Binda, Le Devoir, Montréal

«Merci pour cette musique qui porte Anne Hébert à l'oreille de nos coeurs.»
C. Tremblay, J. Montréal

Disponible à Québec à Chant d'Auteuil,
1095, rue St-Jean (694-0726),
à Montréal chez Kebuk, 2048, rue St-Denis (842-6971),
Bertrand Musique (861-5808) Place Ville-Marie
et Place Bonaventure, Ed Archambault Musique
et à Sonam, 3697, rue Drolet, Montréal H2X 3H7
(845-6017)
au prix de 11,98\$ (taxe prov. 9% en sus).